

PS L'AIR DU TEMPS L'AIR DU TEMPS
TEMPS L'AIR DU TEMPS L'AIR DU TE
IR DU TEMPS L'AIR DU TEMPS L'AIR
L'AIR DU TEMPS
S L'AIR DU TE
TEMPS L'AIR
IR DU TEMPS
S L'AIR DU TE
DU TEMPS L'AIR
PS L'AIR DU TEMPS L'AIR DU TEMPS
U TEMPS L'AIR DU TEMPS L'AIR DU TE
IR DU TEMPS L'AIR DU TEMPS L'AIR
PS L'AIR
U TEMPS
IR D
PS
J
U
AI
MPS
U TE
AIR D
MPS L'A
U TEMPS L'AIR DU TEMPS L'AIR DU TE
AIR DU TEMPS L'AIR DU TEMPS L'AIR
MPS L'AIR DU TEMPS L'AIR DU TEMPS
U TEMPS L'AIR DU TEMPS L'AIR DU TE
AIR DU TEMPS L'AIR DU TEMPS L'AIR
MPS L'AIR DU TEMPS L'AIR DU TEMPS
U TEMPS L'AIR DU TEMPS L'AIR DU TE

Jean Bobet

LOUISON BOBET

une vélobiographie

PRÉFACE

D'ANTOINE BLONDIN



L'AIR DU TEMPS

Collection dirigée par Pierre Lazareff

- VISA POUR MOSCOU, par Michel Gordey.
UNE FEMME NOMMÉE CAPRICE, par Frank Yerby.
LES 56 MEILLEURES NOUVELLES NOUVELLES DU MONDE.
VOUS ÊTES PLUS JEUNE QUE VOUS NE PENSEZ, par le docteur Martin Gumpert.
LA MURAILLE, par John Hersey.
LES PLUS GRANDES ESPIONNES DU MONDE, par Kurt Singer.
SOCIÉTÉ ANONYME POUR ASSASSINATS, par Burton B. Turkus et Sid Feder.
LA LAIDEUR SE VEND MAL, par Raymond Lœwy.
PASSEPORT POUR LES U. S. A., par John Gunther.
UNE GROSSE LÉGUME, par Orson Welles.
LE TOUT-PARIS, Portraits, par Françoise Giroud.
LA BIBLIOTHÈQUE ROSSE, par Carmen Tessier.
LE LAPIN BLANC, par Bruce Marshall.
LE MATADOR, par Barnaby Conrad.
QUI ÊTES-VOUS ?, par André Gillois.
LES ENFANTS DE L'AMOUR, par Marise Querlin et Léonide Moguy.
LIMELIGHT, d'après Charlie Chaplin.
MON ARMÉE PRIVÉE, par Vladimir Peniakoff.
DE LA CORTISONE AU BOGOMOLETZ, par Médicus.
LES FRONTIÈRES DU BONHEUR, par François Baron.
NOTRE ÎLE VIERGE, par Robb White.
LES DEUX BOUTS, par Henri Calet.
LE JAPON ET SES MORTS : CES VOIX QUI NOUS VIENNENT DE LA MER, lettres recueillies et présentées par Jean Lartéguy.
L'INFANTE AUX MANCHES DE LUSTRINE, par Aurélien Philipp et Jean-Pierre Morphé.
L'U. R. S. S. APRÈS STALINE, par Henry Shapiro.
LA PISTE FAUVE, par Joseph Kessel.
EGLISE, CAPITALE VATICAN, par Jean Neuvecelle.
ADOLF HITLER, MON AMI D'ENFANCE, par Auguste Kubizek.
POURSUIVI PAR LA MORT, par Richard Pape.
LES « SORCIÈRES » DE WASHINGTON, par Jay Deiss.
AMOUR, QUE DE CRIMES..., par Jean Laborde.
LA PEAU DES MERCENAIRES, par Silvagni.
LE FEU SOUS LA CENDRE, par Theodore H. White.
UN SOU PAR HOMME, par Bruce Marshall.
L'INDOCHINE, C'EST AUSSI COMME ÇA, par Mag Bodard.
CONDAMNÉ, LÈVE-TOI, par Jean Eparvier et Gérard Vée.
VISA POUR DEMAIN, par Jacques Bergier et Pierre de Latil.
JOURNAL D'UN JEUNE HOMME SOVIÉTIQUE, par Stephan Strogoff.
DUKE, TOMBOY ET LES ENFANTS-TUEURS, par Hal Ellson.
DU SANG SUR LES COLLINES, par Jean Lartéguy.
NOUVEAUX PORTRAITS, par Françoise Giroud.
RIEN QUE DES SOUVENIRS, par Don.
...MAIS L'ART EST DIFFICILE, par Erskine Caldwell.
QUAND LES DIEUX SE TAISENT, par Mikhaïl Soloviev.
MUSSOLINI, PETIT-BOURGEOIS, par Paolo Monelli.
ESCALE A ORLY, par Curt Riess.
LES JEUNES DU MONDE DEVANT LA GUERRE, documents recueillis par Jean Lartéguy.

On trouvera à la fin du volume la suite de la
liste des ouvrages publiés dans la collection
L'AIR DU TEMPS.

« *L'activité la plus banale se transfigure lorsque l'homme est engagé personnellement dans la durée. Alors, le désir du gain perd son âpreté et parfois se résorbe, l'argent n'est plus que le symbole ou le contrôle, le profit est détourné de son objet immédiat ; et des satisfactions, des ambitions d'une autre sorte se font jour ; une abnégation de créateur ou d'héritier remplace la féroce convoitise ; l'intérêt personnel est transposé en dévouement inconscient à la communauté ; l'homme s'est dépassé lui-même, ennobli par son ouvrage.* »

Cette proposition de Jacques Chardonne semble s'appliquer mesure pour mesure à la carrière humaine de Louison Bobet, plus exemplaire encore que sa carrière sportive. Car il va d'évidence que ce grand champion qui s'est « fait » patiemment comme un vin, s'il ne possède pas en partage exclusif le talent d'aller à bicyclette, dispose

en revanche d'un génie situé plus haut, dans un art autrement délicat d'accorder et d'orienter la vie.

Les vertus capitales sont toujours disponibles. Ce sont des chèques en blanc. L'orgueil, l'intelligence, le courage, le sérieux, l'élégance, que Louison Bobet mobilise pour triompher sur les routes d'Europe, nous savons aujourd'hui qu'il aurait pu ou qu'il pourra les détourner vers d'autres fins. Ceux qui se sont hissés au sommet du métier qu'ils exercent en débordent le cadre et les horizons partiels. Ils atteignent à l'éminente dignité de la personne morale, voire de la raison sociale au sens propre du terme. A ce stade, ils rejoignent une élite indifférenciée ; à travers eux, une profession tout entière conquiert son droit de cité.

On vous dira plus loin qu'il est bien vain de chercher, en quelque discipline que ce soit, à déterminer quel fut le meilleur champion de tous les temps. Je crois néanmoins qu'il est possible de désigner le plus grand : c'est celui qui s'est suffisamment appliqué à faire rimer l'homme avec l'athlète pour offrir au sport les clefs de la ville. Ainsi de Louison Bobet, s'appuyant sur l'industrie chancelante de la bicyclette pour redonner au cyclisme un lustre rarement atteint et le rattacher aux courants les plus prestigieux qui sillonnent le système nerveux du monde. « Ennobli par son ou-

vrage », disait Jacques Chardonne, soit ! mais l'ennoblissant à son tour...

L'œuvre cycliste est rugueuse. Elle met en jeu des machines et des hommes, des techniques et des tactiques. C'est à la fois une science exacte et une geste hasardeuse, où la raison débouche soudain sur la démence, où la folie est tempérée par le calcul. La foule innombrable, en lui rendant un hommage incompetent, pressent qu'il y a là un grand mystère. Elle sait qu'on en sort boueux, meurtri, hagard, et que tout le lyrisme de l'époque a trouvé refuge dans ces compétitions en forme d'épopées. Mais elle ne peut ignorer davantage que les héros qu'elle acclame sont également des professionnels et qu'au bout du compte, ces archanges-mécaniciens lancés à travers le paysage se meuvent dans un univers clos, possédant son code, ses coutumes, son langage et ses tiroirs secrets.

Cette activité du siècle, où la fortune tourne sur deux roues, le premier mérite de ce livre est de nous la faire connaître de l'intérieur. Effectivement, par une péripétie exceptionnelle, l'auteur en est un coureur cycliste, non pas un de ces vieux chevaux de retour auxquels les journalistes extorquent péniblement leurs souvenirs, mais un champion dans la fleur de sa carrière, qu'on peut voir à longueur de saison se torturer sur la route et qui

se double aujourd'hui d'un écrivain remarquable par la lucidité de sa méditation, la pertinence de son jugement, l'allégresse contagieuse de son style. Quand on sait les terribles astreintes de la condition sportive, ces débuts littéraires ont la couleur du miracle et je me laisserais volontiers aller à considérer Jean Bobet comme l'« honnête homme » de son temps, au sens où l'entendait les classiques pour qualifier une personne doublement accomplie dans les dispositions du corps et les vocations de l'esprit.

Ce n'est pas la première fois que Jean Bobet nous étonne. Il y a quelques années, les chroniqueurs découvrirent avec ravissement que Louison avait un petit frère et que ce petit frère était non seulement bachelier mais encore licencié es-lettres et préparait son diplôme d'Etudes Supérieures d'Anglais avec une thèse sur Hemingway. Qu'il fût, en outre, champion du monde universitaire de cyclisme laissait indifférent, l'important était qu'il eût des lunettes. On assura que précisément il en portait. C'était trop beau ! On demanda à voir et l'on vit : quittant l'Ecosse où il était lecteur à l'université d'Aberdeen, le « professeur » enfourcha une bicyclette et vint se ranger au côté de son aîné. Après avoir tenu sa partie plus qu'honorablement dans les premières courses auxquelles il participa, il termina qua-

trième de cette épreuve de vérité qu'est le Grand Prix des Nations, puis gagna Paris-Nice par étapes en 1955. Membre de l'équipe de France du Tour, quand Louison prend le départ, il a prouvé l'année dernière qu'il était assez grand pour se débrouiller tout seul en animant l'épreuve de bout en bout au sein d'une équipe régionale, malgré une cruelle blessure au pied, faisant ovationner le nom de Bobet pour son compte personnel.

Voici donc l'homme auquel, il y a tout juste un an, on est venu demander d'écrire un livre sur son frère. C'était au départ de Paris-Roubaix, la plus belle des courses classiques, la plus inexorable. Sous le maigre crachin qui creusait des cratères dans le mâchefer de la plaine Saint-Denis, les coureurs avaient cet air renfrogné, cet air d'être ailleurs par où ils affichent que leur royaume n'est déjà plus de ce monde. Le « professeur », la poitrine bardée de papier journal (et pas pour lire en route), les cuisses luisantes d'embrocation, les lunettes dégoulinantes, n'était pas exactement joli. Il vissa des écrous, serra des cables, rectifia des courroies, puis dit simplement : « Je vais y réfléchir... » Deux cent quarante-huit kilomètres plus loin, accomplis à plus de quarante de moyenne, titubant sur le gazon du vélodrome de Roubaix, il dit que c'était oui... huit mois plus

tard, il dit que c'était fait. Entre temps, il avait disputé une cinquantaine de courses, bouclé le Tour de France et celui d'Italie, honoré une multitude de contrats sur piste.

Ces circonstances seules suffiraient à inciter les gens de lettres réticents du stylographe, les autres et même les profanes à se pencher avec un intérêt accru sur cet ouvrage qui possède par ailleurs l'attrait capital de jumeler deux destinées exceptionnelles : celle d'un grand coureur cycliste devenu un véritable homme du monde et celle d'un véritable intellectuel devenu un coureur cycliste.

Antoine BLONDIN.

A FRANÇOIS



CHAPITRE PREMIER

DÉBUTS

Il n'y a point au monde un si pénible métier
que celui de se faire un grand nom.

(LA BRUYÈRE.)

I

Mon histoire commence par deux faits absolument indiscutables, et cependant fort contradictoires.

Premier fait : Louis Bobet est né le 12 mars 1925, à Saint-Méen-le-Grand (Ille-et-Vilaine). A vingt heures, dit ma mère.

Saint-Méen-le-Grand, cela ne vous dit pas grand-chose, et je le comprends. On y vient au monde, on y vit, on y meurt sans plus de façons. On y est d'autant plus considéré qu'on y mène une vie plus discrète, plus ordinaire, plus comme il faut. Le culte de la personnalité y est fondamentalement proscrit. Comme tous les Mévennais (on appelle ainsi les habitants de Saint-Méen), Louison était donc promis à une existence calme, voire effacée...

Le second fait est tout récent.

Le samedi 9 novembre 1957 (on m'a dit « sois précis », je le suis), je me promenais dans Paris lorsque je surpris une conversation entre deux jeunes gens, de ceux qu'on appelle « métallos », et qui représentent un gros pourcentage de la clientèle du Vélodrome d'Hiver. Les deux gars n'étaient pas du tout d'accord, mais pas du tout. Leur dispute avait pour origine l'indigestion de saumon, rapportée dans tous les journaux, par toutes les radios, dont venait d'être victime Louison Bobet aux Six Jours de Paris alors en cours. Tout Paris, en effet, apprenait, en même temps que nos difficultés à constituer un gouvernement stable, que Louison Bobet avait mangé trop de saumon, ou qu'il l'avait avalé de travers. On apprenait aussi, bien qu'il n'y eût aucun rapport entre les deux nouvelles, que Louison Bobet était proposé pour la Légion d'honneur. Tout Paris était divisé en deux camps : l'un applaudissait Bobet et son ruban rouge, l'autre le saumon et son coup fourré. Mais tout Paris parlait de Bobet...

C'est tout. Et pourtant c'est beaucoup car le Louis de ma première histoire est invraisemblablement le Louison de la seconde. Quel chemin a-t-il parcouru pendant ces trente années, comment l'a-t-il parcouru, pourquoi l'a-t-il parcouru ? Si je réponds à ces questions, je sais ce qui m'at-

tend : je raconterai la vie de Louison Bobet. Et pourquoi raconterais-je la vie de Louison Bobet ?

Le travail a déjà été fait. Souvent. Trop souvent même. Et je ne vois pas une raison valable de recommencer ce que d'autres ont fait avec beaucoup de mérite et de patience. Avec inexactitude parfois, car on a parfois prêté à Louison un diplôme de bachelier pour lequel il n'a jamais postulé, le pôvre ! Avec pittoresque aussi, car on a parlé (un peu beaucoup) de la vie rude, du travail éreintant au fournil paternel, image qui ne déplait d'ailleurs pas tellement à Louison lui-même.

Entreprendre une vie de Bobet me paraît d'autre part assez mal venu alors qu'en 1958 je persiste à croire que sa carrière n'est pas terminée et que je me demande souvent comment elle se terminera.

Se faire le biographe de son frère, enfin, est un principe pour le moins douteux. C'est faire preuve de sadisme que profiter de l'amitié, de l'intimité des gens pour publier à leur endroit des histoires inédites. C'est aussi, dans le cas qui nous occupe, un danger, car je risquerais de faire œuvre autobiographique. Je ne plaisante pas. Nous sommes, Louison et moi, si étroitement liés, que nous partageons réciproquement nos vies. Parfaitement. Il m'arrive d'être obligé de me pin-

cer pour ne pas croire que j'ai gagné le Tour de France ou Paris-Roubaix... Raconter tout cela, ce serait raconter ma vie tant j'y suis mêlé (je ne dis pas responsable).

Et une autobiographie, non !

Je ne me pique pas d'originalité. Seulement je veux m'attacher autant au monde choisi par Louison pour y faire sa vie qu'à Louison lui-même.

En fait j'aimerais décrire le monde du vélo tel que Louison l'a découvert, tel qu'il l'a senti, tel qu'il l'a subi, tel qu'il l'a influencé. Tel qu'il l'aime en un mot. Je suis persuadé en effet que c'est en analysant cet univers spécialisé et pourtant complexe qu'est le cyclisme que j'aurai une chance de donner une idée des problèmes et des difficultés rencontrées par Louis junior pour devenir le Louison Bobet que vous connaissez plus ou moins.

Projeter Louison sur son petit monde, c'est faire l'histoire et l'analyse du cyclisme en même temps que celles du personnage.

C'est écrire une vélobiographie, quoi !

II

La grâce cycliste ne s'explique pas. On est touché par elle ou on ne l'est pas. Louison la reçut sur les fonts baptismaux. Ou presque.

Il n'avait en naissant aucune raison de vouer sa vie au cyclisme. Ce n'est pas par hérédité que le virus pouvait l'atteindre. Mon père, grand sportif devant l'Éternel, touchait à tous les sports, sauf au cyclisme. Ma mère monta véritablement à bicyclette à quarante ans, parce qu'en 1940, elle ne trouvait pas d'autre moyen de locomotion. Mes grands-pères possédaient une bicyclette mais chacun d'eux considérait sa pratique comme un privilège et une acrobatie.

C'est d'ailleurs sous forme d'acrobatie que le cyclisme et sa grâce touchèrent Louison junior.

Je devrais dire bébé Louison.

Car il n'avait pas trente mois lorsqu'il donna ses premiers coups de pédales. Sur une vraie bicyclette, à deux roues. Et pas sur dix mètres, mais sur un ou deux kilomètres. L'affaire n'était pas simple car mon père avait du mal à lui expliquer (faites l'expérience avec un gosse de deux ans !). Ainsi bébé Bobet piquait des crises lorsque son vélo s'arrêtait malgré lui. Il ne comprenait pas

Jean Bobet



LOUISON BOBET

Pourquoi une "vélobiographie"? Peut-être parce que j'étais lecteur à l'Université d'Aberdeen avant de courir le Tour de France et que je songe déjà à la traduction anglaise : Louison Bobet, A velobiography (mais comment prononce-t-on "Louison" en anglais?)

C'est aussi parce que j'ai voulu expliquer les courses cyclistes.

Si je devais écrire une histoire du cyclisme, j'y consacrerai trois parties. La première prendrait fin en 1918 et raconterait la résistance et le courage des pionniers que furent Christophe, Garin, Garrigou et d'autres encore. La seconde période s'étalerait de 1920 à 1942, date du record de Fausto Coppi, record considéré comme intouchable. Elle traiterait des progrès mécaniques et physiologiques, par la seule mention de noms tels que Binda, Guerra, Magne, Speicher, Leducq, Maes, Aerts... Enfin la dernière partie raconterait l'étrange révolution du cyclisme d'après-guerre. Étrange parce qu'elle amène le cycliste à couvrir 47 kilomètres en 60 minutes. Étrange aussi parce qu'elle se poursuit aujourd'hui et ne semble pas devoir s'arrêter demain.

Cette tranche de vie cycliste qui commence en 1945 m'a paru suffisamment riche pour que j'en décrive les différents aspects. J'ai la chance d'avoir pour frère un certain Louison Bobet qui, de par son âge, ses aspirations et accessoirement ses performances, représente un condensé très acceptable de cette période. C'est le but de ce livre de vous présenter un digest technique, social et anecdotique du cyclisme moderne.

Sur la couverture, vous avez vu une photo de Louison et de moi. Là-dessus je dois apporter une précision. Sur la photo, cet individu reniflant la douleur et l'ahurissement, ce pelé, ce baveux, c'est moi que l'on considère comme *l'intellectuel*, tout au moins de la famille. L'autre, cet homme calme et soigné, c'est Louison, LE coureur cycliste. Cette image n'est pas conforme à l'idée qu'on se fait du vélocipédiste. Celui-ci est bien souvent une sorte d'Ademai-aupantalon-bouffant, à la casquette-enfoncée-jusqu'aux-oreilles, un montreur-de-cuisses-huilées-et-pommadées. Mon intention est de vous présenter un aspect intime et tout à fait différent du monde cycliste. En écrivant ces pages, j'ai découvert que c'est un métier que de faire un livre, métier dont les difficultés ne se mesurent ni en mètres, ni en secondes, mais m'apparaissent néanmoins comme autant de Galibier, d'Isoard ou de Tourmalet. Et comme vous le savez peut-être, je n'ai jamais jonglé ni avec le Galibier, ni avec l'Isoard, ni avec le Tourmalet.